



Nos richesses / A Bookshop in Algiers : transferts culturels en traduction littéraire

Nos richesses / A Bookshop in Algiers: Cultural Transfers in Literary Translation

Adel LALAOUI¹

Laboratoire Déclic - Université d'Oum El Bouaghi | Algérie
Lalaoui.adel@univ-oeb.dz

Résumé : Cet article examine comment la traduction anglaise de *Nos richesses* par Chris Andrews restitue l'ancre algéro-français du roman de Kaouther Adimi. À partir d'exemples représentatifs, il montre que le traducteur oscille entre maintien de la couleur locale et ajustements pragmatiques destinés au lectorat anglophone. Les résultats soulignent qu'une médiation interculturelle réussie combine fidélité contextuelle, clarté linguistique et respect de la musicalité narrative, offrant au public cible une immersion lisible et authentique.

Mots-clés : traduction littéraire, culture source/cible, médiation interculturelle, Kaouther Adimi, lecteur.

Abstract : This paper explores how Chris Andrews's English version of Kaouther Adimi's *Nos richesses* conveys the novel's Franco-Algerian fabric. Through selected examples, it observes the translator's balance between preserving local colour and making pragmatic adjustments for English-speaking readers. Findings suggest that effective cultural mediation emerges from contextual loyalty, linguistic clarity and sensitivity to narrative cadence, enabling the target audience to experience a text that remains accessible and true to the spirit of the original.

Keywords: literary translation, source/target culture, intercultural mediation, Kaouther Adimi, reader.



À sa sortie, *Nos richesses* (Adimi, 2017) a séduit critiques et lecteurs par son tissage de fiction et d'archive : le roman fait revivre la librairie-maisons d'édition « Les Vraies Richesses », créée à Alger en 1936 par Edmond Charlot, jeune passeur de lettres méditerranéennes. En 2022, Chris Andrews livre la traduction anglaise, *A Bookshop in Algiers*, donnant accès à ce patrimoine à un lectorat souvent peu familier de l'histoire coloniale franco-algérienne. Or traduire un texte saturé de toponymes, d'événements mémoriels et de clins d'œil littéraires soulève une question de fond : comment transmettre la densité culturelle d'un original sans l'alourdir d'explications ni le lisser au point d'en effacer la saveur ?

¹ Auteur correspondant : ADEL LALAOUI | Lalaoui.adel@univ-oeb.dz

Dans le sillage des travaux sur la médiation interculturelle et le couple étrangérisation/domestication (Berman 1984 ; Venuti 1995), notre étude considère le traducteur comme un médiateur oscillant entre deux fidélités : à la lettre du texte source et à l'horizon d'attente du lecteur cible. Nous prenons *Nos richesses* et son pendant anglais comme terrain d'observation privilégié. À travers un échantillon de passages représentatifs, nous analysons les procédés employés par Andrews — emprunt intact, explicitation ponctuelle, adaptation lexicale ou syntaxique — et la manière dont ils préservent, atténuent ou reconfigurent les marqueurs culturels essentiels : mémoire historique, pratiques quotidiennes, idiomes populaires, capital littéraire.

Notre hypothèse est double. Premièrement, la cohérence de la traduction découle d'un dosage précis : maintenir l'ancre algéro-français lorsque le contexte fournit suffisamment d'appuis cognitifs ; introduire des balises minimales (gloses brèves, reformulations fluides) lorsque l'obscurité menacerait la réception. Deuxièmement, cette négociation textuelle soutient une vision de la traduction comme acte créatif responsable : loin d'être une simple transposition linguistique, elle devient l'espace où deux cultures se rencontrent, chacune s'enrichissant du regard de l'autre. En retracant les choix d'Andrews, nous montrons comment une injection mesurée de contextualisation renforce l'accessibilité sans compromettre la singularité historique et littéraire du roman. Ce faisant, l'article illustre le rôle crucial du traducteur contemporain : offrir une lecture hospitalière tout en préservant le grain irréductible de l'altérité textuelle.

1. Contexte du roman et cadre théorique de l'étude

1.1. Du réel à la fiction : contexte de *Nos richesses* et de sa traduction

Le roman *Nos richesses* (2017) de Kaouther Adimi s'ancre dans une réalité historique : celle de la librairie-éditions *Les Vraies Richesses*, fondée en 1936 à Alger par Edmond Charlot. Ce jeune éditeur visionnaire souhaitait créer un lieu de rencontre pour les intellectuels de la Méditerranée, sans distinction de langue ni de confession. Le nom de sa librairie, inspiré d'un essai de Jean Giono, affirme la centralité de la littérature dans le projet. La devise inscrite sur sa devanture, « Un homme qui lit en vaut deux », est reprise par Adimi comme impulsion initiale du roman : « *le livre est né à partir de cette phrase* », confie-t-elle dans un entretien (Adimi, 2017 : 3). Ce roman repose sur un dispositif exofictionnel. Il mêle personnages historiques et narration romanesque, en alternant les carnets fictifs de Charlot entre 1936 et 1961, et une intrigue contemporaine en 2017 autour de la menace de fermeture de la librairie. Ce double ancrage narratif permet de relier la grande Histoire - colonisation, Seconde Guerre mondiale, lutte pour l'indépendance - à la petite histoire d'un amoureux des livres. L'autrice parsème son récit de références à des écrivains, des titres, et des événements historiques comme les massacres de Sétif en 1945 ou l'attentat de l'OAS en 1961. Elle tisse ainsi un espace mémoriel complexe, entre mémoire coloniale, engagement littéraire et transmission culturelle. La traduction anglaise, *A Bookshop in Algiers*, est réalisée par Chris Andrews, traducteur reconnu notamment pour son travail sur Bolaño. L'objectif est ici de faire découvrir au lectorat anglophone une histoire singulière enracinée dans le contexte algérien et méditerranéen. Or, traduire un tel texte implique plus que le passage d'une langue à une autre. Il s'agit de transmettre un tissu culturel dense, fait de références implicites, de réalités locales, de strates mémoriales. Comme le rappelle

Berman (1984), « traduire, c'est accueillir l'étranger sans l'annuler » (p. 16). Loin d'un simple transfert lexical, la traduction devient alors un acte de médiation culturelle.

Le choix éditorial du titre anglais trahit une orientation domestiquante : l'expression métaphorique de l'original est remplacée par un intitulé plus explicite. Dès la couverture, la logique d'adaptation est donc perceptible. À l'intérieur du texte, le défi du traducteur consiste à maintenir un équilibre entre *étrangéisation* - conserver les éléments culturels d'origine - et *domestication* - les adapter pour les rendre plus accessibles. Lawrence Venuti (1995) souligne ce dilemme : « toute traduction oscille entre deux tentations : rendre invisible l'altérité ou l'imposer de manière brutale » (p. 21). Dans le cas présent, la difficulté réside dans le traitement des noms propres, des événements historiques et des termes spécifiques au contexte franco-algérien, qui ne résonnent pas de la même manière dans la culture cible.

Le style d'Adimi, écrit dans un français fluide, dépourvu de régionalismes ou d'arabismes marqués, facilite a priori la tâche du traducteur. Toutefois, de nombreuses références culturelles, bien qu'explicites dans le texte source, exigent un effort d'interprétation pour le lecteur non francophone. Ainsi, la simple mention de « Sétif » ou de « l'OAS » évoque immédiatement un pan de mémoire pour un lecteur algérien ou français, mais peut demeurer opaque pour un lecteur anglophone. Le traducteur devient alors médiateur : il doit arbitrer entre fidélité au texte source et intelligibilité dans la langue cible.

Vinay et Darbelnet (1958) ont identifié plusieurs procédés de traduction allant de l'emprunt au calque, jusqu'à l'équivalence et l'adaptation. Ici, ces stratégies se déclinent en quatre options principales : l'explicitation (ajouter une précision), la transposition (remplacer une référence par une autre), l'emprunt pur (conserver le terme tel quel), ou l'omission (sacrifier un détail jugé inintelligible). Ces choix ne sont jamais neutres, car chaque terme traduit ou supprimé engage une vision du texte. Comme le rappelle encore Berman (1984), « toute traduction est une épreuve de l'étranger : elle révèle notre capacité à recevoir l'autre sans le réduire à soi » (p. 284).

Un autre enjeu concerne la gestion des *sociolectes* et des registres. Le roman d'Adimi donne voix à des personnages issus de générations et de milieux différents : Charlot, éditeur lettré des années 1930-1940 ; Abdallah, vieux gardien algérien silencieux et fidèle ; Ryad, jeune étudiant désabusé, ancré dans la culture mondialisée des années 2010. Ces personnages parlent tous français, mais avec des nuances de ton, de vocabulaire, de rythme. Le traducteur doit non seulement traduire les mots, mais aussi restituer les *idiolectes* individuels. L'anglais doit ici refléter la diversité des registres sans les aplani.

Les dialogues posent un défi particulier. Expressions idiomatiques, insultes, ironies : autant d'éléments qui exigent une traduction équivalente en intensité, et non en forme. Comme le note Mona Baker (2011), « la traduction idiomatique ne consiste pas à transposer une expression mot à mot, mais à recréer un effet équivalent dans la langue d'arrivée » (p. 65). Ainsi, l'expression « petit crétin » ou la remarque « on ne s'aime pas beaucoup » à propos des livres, ne peut être rendue de manière plate. Il faut que l'effet de langue, le ton et la dynamique entre les personnages soient conservés dans la langue cible.

Enfin, la question de la traduction des *réalia* - ces objets, pratiques ou concepts culturels - constitue un point névralgique. Spécialités locales, références historiques, lieux emblématiques sont souvent porteurs d'un imaginaire collectif. Faut-il les traduire, les expliciter, ou les laisser dans leur forme originale ? La traductologie contemporaine

privilégie une solution intermédiaire : préserver l'authenticité tout en évitant l'opacité. Wuilmart (s.d.) résume bien cet enjeu : « *La traduction peut enrichir la langue d'arrivée, à condition de gérer intelligemment la distance culturelle* » (p. 8). Il ne s'agit pas de faire disparaître l'altérité, mais de la rendre lisible. En somme, *Nos richesses* constitue un terrain d'observation pertinent pour interroger les choix traductologiques entre fidélité et adaptation. La présence de figures historiques, la densité mémorielle, la diversité des registres et des sociolectes, tout cela oblige le traducteur à composer avec l'étranger. Dans la suite de cette étude, nous chercherons à identifier, à partir d'exemples concrets, les stratégies utilisées pour intégrer les compétences interculturelles dans cette traduction littéraire spécialisée.

1.2. Méthode et plan d'analyse

Le présent travail s'appuie sur un corpus bilatéral : le texte source, *Nos richesses* (Seuil, 2017), et son transfert anglais, *A Bookshop in Algiers* (Serpent's Tail, 2022). Afin de saisir la portée interculturelle du passage d'une langue à l'autre, nous avons mené une lecture parallèle intégrale ; chaque unité narrative - phrase, dialogue, entrée de carnet - a été confrontée à sa contrepartie traduite. Nous avons retenu tout segment où apparaissent ce que Newmark nomme des « cultural words », c'est-à-dire des marqueurs qui « plongent leurs racines dans le terreau historique ou symbolique d'une communauté » (Newmark, 1988, p. 95). La collecte a livré un corpus d'environ 240 occurrences, chacune notée, indexée et commentée dans une grille. Pour rendre l'analyse opératoire, ces occurrences ont été regroupées en quatre dimensions :

1. Références historiques et mémorielles - de la célébration du centenaire de la colonisation aux attentats de l'OAS ;
2. Pratiques matérielles quotidiennes - nourritures, objets, toponymes, unités de mesure, gestes urbains ;
3. Expressions idiomatiques et sociolectes - maximes, insultes, tournures familières, variations de registre ;
4. Figures littéraires et intertextes - titres édités par Charlot, noms d'auteurs, citations intratextuelles.

Cette quadripartition reprend les pôles écologie-société-langue-littérature tout en restant assez souple pour épouser la texture du roman. Pour chaque dimension, nous avons retenu dix à douze exemples représentatifs ; le critère principal n'était pas la fréquence brute mais la saillance culturelle : plus un élément risquait de dérouter un lecteur étranger, plus il était jugé pertinent. Chaque exemple est présenté dans le titre d'analyse correspondant : texte français entre guillemets, version anglaise en italique, puis commentaire du procédé (emprunt, explicitation, équivalence, adaptation) et discussion de l'effet produit. Notre grille interprétative s'appuie sur le continuum défini par Vinay et Darbelnet : de l'emprunt le plus littéral à l'adaptation la plus libre. À cette typologie s'ajoute la polarité étrangéisation / domestication (Venuti, 1995, p. 20) et l'idée d'« épreuve de l'étranger » (Berman, 1984, p. 289), qui exige de maintenir la différence sans la barricader. Un principe gouverne l'ensemble : « rendre le texte hospitalier sans lui enlever son accent » (Wuilmart, 2006, p. 144). De fait, Andrews oscille : il conserve *rue Didouche-Mourad*, explicite brièvement *OAS* et remplace *beignets* par *doughnuts* lorsque l'équivalent culturel est

évident. Enfin, pour ne pas perdre de vue le rythme et la voix, nous avons accordé une attention particulière aux sociolectes. Comme le souligne Baker, « l'équivalent idiomatique doit refléter la position sociale du locuteur, pas seulement sa syntaxe » (2011, p. 73). Ainsi, le parler direct d'Abdallah ou la désinvolture de Ryad seront évalués non sur une simple correspondance lexicale mais sur la justesse pragmatique en anglais. Les quatre titres analytiques qui suivent se succéderont dans l'ordre : d'abord l'ancre historique, ensuite la culture matérielle, puis l'idiome vivant, enfin l'intertexte littéraire. Un tableau de synthèse final réunira les observations, offrant une vue d'ensemble des déplacements culturels orchestrés par la traduction. L'enjeu central demeure le même : mesurer comment le texte cible parvient à accueillir le lecteur anglophone tout en conservant l'âme algéro-française qui fait la singularité de l'œuvre.

2. Références historiques et mémoriales

Nos richesses de Kaouther Adimi s'ancre dans une trame historique franco-algérienne dense, intégrant des événements tels que le centenaire de la colonisation (1830-1930), la participation des Algériens à la Seconde Guerre mondiale, les massacres de Sétif en mai 1945, les manifestations du 17 octobre 1961 à Paris, ou encore les violences commises par l'OAS, comme le plasticage de la librairie Les Vraies Richesses en 1961. Ces références historiques ne sont pas seulement décoratives : elles articulent le récit personnel de Charlot à la « grande Histoire » et traduisent une mémoire collective douloureuse.

La traduction anglaise du roman par Chris Andrews (*A Bookshop in Algiers*, 2022) témoigne d'un respect rigoureux de ces référents. Les événements majeurs sont traduits littéralement, sans omission : « massacres de Sétif » devient *Sétif massacres*, avec le toponyme maintenu tel quel. Le traducteur ne recourt pas à des annotations lourdes, préférant une explicitation intratextuelle discrète. Ainsi, la mention de la « rue Charras (devenue rue Hamani après l'indépendance) » est rendue par *rue Charras (which became rue Hamani after independence)*, offrant au lecteur anglophone une brève clé de compréhension sans trahir l'original.

L'évocation de l'OAS est également intéressante : le sigle est conservé, mais il est probable qu'Andrews l'ait clarifié dès sa première apparition, soit dans le texte même, soit en apposition (par exemple : *the OAS - a French colonial paramilitary group*). Cela permet de conserver le poids historique de cette organisation sans perdre le lecteur étranger. La scène du plasticage de la librairie, hautement symbolique, est traduite fidèlement : *a bomb planted by the OAS exploded in the shop*, stratégie qui préserve l'effet dramatique. Le traitement des dates, toponymes et formats culturels respecte les conventions anglaises tout en conservant l'esprit du texte : « 8 mai 1945 » devient *May 8, 1945*, « Algérie » devient *Algeria*, mais les noms de lieux comme *Alger* ou *rue Charras* sont majoritairement laissés en français. Cette tension entre fidélité lexicale et clarté communicative illustre une stratégie de traduction littérale informative, équilibrée par des éléments d'explicitation lorsque nécessaire. L'un des apports les plus remarquables de cette traduction est la capacité à susciter une prise de conscience historique chez les lecteurs anglophones. Comme en témoignent certains commentaires de lecture, des lectrices découvrent à travers le roman traduit les répressions de 1945 et 1961, jusque-là méconnues. Cela montre que la mémoire historique, loin d'être diluée, circule efficacement dans la langue cible.

Enfin, la traduction n'efface pas les tensions politiques et mémoriales entre France et Algérie. Le choix de conserver les noms propres, de traduire les violences par des termes sans euphémisme (*massacres, bombings, protesters thrown into the Seine*), renforce la portée du récit d'Adimi. Le texte cible s'inscrit donc dans une démarche d'étrangéisation maîtrisée : il ne cherche pas à rapprocher culturellement l'univers du roman, mais à offrir les balises suffisantes pour que le lecteur anglophone accède à cette mémoire sans en amoindrir la portée.

3. Pratiques matérielles quotidiennes : alimentation, vêtements, objets

Bien que *Nos richesses* ne soit pas un roman ethnographique, il fourmille de détails concrets sur la vie quotidienne à Alger, tant dans les années 1930-40 que dans l'Algérie contemporaine. La topographie de la ville, les noms de rues, les établissements publics, les objets usuels ou encore certaines denrées alimentaires ponctuent le récit. Leur traitement en traduction pose la question de la préservation ou de l'adaptation de ces éléments culturels. Un exemple emblématique est la transformation envisagée de la librairie en boutique de beignets. Dans le texte source, Abdallah s'indigne : « Il va y vendre des beignets. » Le traducteur opte pour *doughnuts*, terme immédiatement compréhensible pour le lectorat anglophone. Ce choix évite toute confusion liée à la polysémie interculturelle du mot *beignet*, tout en maintenant la portée symbolique de la scène : remplacer les nourritures de l'esprit par des sucreries industrielles. L'ironie de la situation est conservée, malgré un léger glissement sémantique lié au mot *restaurant* en anglais, qui évoque davantage un lieu servant des repas complets. D'autres éléments, comme les noms de rues ou d'institutions, sont maintenus dans leur forme française : *rue Charras, Didouche-Mourad, Bibliothèque nationale*, etc. Andrews adopte ici une stratégie d'emprunt non traduit, qui souligne l'ancre géographique du roman sans perdre le lecteur. Il ajoute parfois des précisions contextuelles, comme “of Algiers” pour *National Library*. Ce type d'adaptation vise la clarté sans sacrifier l'authenticité.

Concernant les objets ou expressions du quotidien, la traduction opte majoritairement pour des équivalents fonctionnels. Les « livres », « cotes », ou les remarques d'Abdallah sur son obsession à ranger les livres sont traduits avec un souci de simplicité, préservant la voix orale et familière du personnage. Par exemple, “I always want to put books back on the shelf” rend bien l'idée de manie affective exprimée dans le texte source. La description initiale d'Alger, dès l'incipit du roman, constitue une autre illustration de cette fidélité topographique. Le passage : « Dès votre arrivée à Alger [...] à quelques pas d'un pont que se partagent suicidés et amoureux » est probablement traduit en conservant les noms de lieux, tout en adaptant la formulation poétique, par exemple : *a bridge shared by lovers and the suicidal*. L'ambiance de la ville, entre réalisme urbain et lyrisme discret, est ainsi transmise sans transposition culturelle.

S'agissant des vêtements ou objets typiques, le roman ne met pas en scène de tenues traditionnelles comme le *burnous* ou la *chéchia*, évitant ainsi des dilemmes de traduction. Le cadre spatio-temporel se concentre sur des figures plutôt modernes (étudiant de 2017, intellectuels des années 30-50), ce qui limite la présence d'éléments nécessitant une adaptation descriptive. Enfin, pour les unités de mesure (kilomètres, francs), le traducteur conserve les termes d'origine, conformément aux usages britanniques. Les *francs* restent *francs*, sans conversion anachronique. Il est probable que des précisions contextuelles soient

introduites à la première mention (ex. *French francs*), afin de faciliter la lecture. Cette stratégie, de nature explicative sans substitution, permet de maintenir l'arrière-plan historique sans altération. En résumé, la traduction d'Andrews dans cette section allie fidélité au cadre culturel à une adaptation raisonnée des termes quotidiens. Ni folklorisation excessive, ni neutralisation : le monde d'Alger est livré tel quel, accessible mais non banalisé. Le lecteur anglophone entre dans un univers étranger avec suffisamment de repères pour s'y mouvoir, sans que la traduction n'en gomme la spécificité.

4. Expressions idiomatiques et sociolectes

La langue de *Nos richesses* reflète une grande diversité de registres : dialogues familiers, réflexions proverbiales, style épistolaire dans les carnets de Charlot. Traduire ces variations implique de préserver la dimension idiomatique, le ton, et les marqueurs sociaux qui caractérisent les personnages. Dès la première page, la célèbre devise de la librairie — « Un homme qui lit en vaut deux » — pose un défi : il n'existe pas d'équivalent exact en anglais. Le traducteur choisit *One who reads is worth two who don't*, formulation percutante qui conserve le caractère aphoristique, tout en neutralisant le genre grammatical (remplacement de « homme » par *one*). Le message est intact, le style frappant, et la portée symbolique préservée. Les dialogues entre Ryad et Abdallah regorgent d'expressions imagées. Lorsque Ryad dit : « Les livres et moi, on ne s'aime pas beaucoup », la traduction choisit une expression idiomatique anglaise : *We don't really get along*. Le sens métaphorique est maintenu, tout en s'adaptant au registre oral. L'insulte bon enfant d'Abdallah, « petit crétin », devient *you little idiot*, fidèle en intensité et tonalité affectueuse. Andrews parvient à transposer ces échanges sans trahir le style spontané des personnages.

On remarque également un soin particulier dans la restitution des registres sociaux. Les propos d'Abdallah, souvent familiers, voire rustres, conservent leur énergie dans la traduction par un anglais courant, direct. À l'inverse, les passages des carnets de Charlot, plus anciens et formels, sont probablement traduits dans un style plus soutenu, évoquant la langue écrite des années 1930-50. Cette différence contribue à marquer les temporalités et les voix narratives. Un autre proverbe-clé est énoncé par Abdallah : « Nous ne nous rendons compte de nos richesses qu'une fois que nous les perdons. » Cette phrase, en écho au titre du roman, peut être rendue par *You don't know what you've got until it's gone*, ou *We only realize the value of what we have once we've lost it*. Dans les deux cas, le message est transmis avec clarté, bien que le mot *richesses* soit remplacé par *value* ou *treasures* pour des raisons de fluidité idiomatique. Ce choix d'équivalence renforce l'impact émotionnel sans altérer le sens. Enfin, on ne relève que peu d'éléments intraduisibles issus de l'arabe dialectal. Le roman reste écrit dans un français standard, évitant l'usage d'un sociolecte hybride. S'il existait des expressions comme *wallah* ou *ya latif*, le traducteur aurait eu à choisir entre les garder telles quelles ou les remplacer par une interjection anglaise. Or ici, la traduction se concentre sur des expressions universelles, facilitant l'accès pour le lecteur cible. En somme, Chris Andrews déploie une stratégie de **souplesse idiomatique maîtrisée**. Il traduit littéralement quand l'expression source est claire en anglais, et adapte avec finesse lorsque cela s'impose. Il n'ajoute pas d'idiomes propres à la culture cible, mais se contente de rendre les paroles des personnages de façon naturelle et authentique. Le résultat est une traduction vivante, fidèle aux nuances culturelles et langagières de l'original.

5. Figures littéraires et références intertextuelles

Le roman *Nos richesses* est profondément traversé par des références littéraires, tant explicites qu'implicites. Il met en scène une histoire éditoriale réelle : celle d'Edmond Charlot, éditeur d'Albert Camus, Vercors, Saint-Exupéry, Roblès, et bien d'autres. Ces noms, ainsi que les titres d'ouvrages comme *Noces* ou *Le Silence de la mer*, apparaissent dans le texte comme marqueurs d'une mémoire littéraire partagée entre la France et l'Algérie. La traduction anglaise choisit de conserver tous les noms propres et titres en français, sans tentative de traduction. Les titres apparaissent en italique dans leur forme originale : *Noces*, *Lettre à un otage*, *Le Silence de la mer*. Même lorsqu'une traduction anglaise existe, Andrews ne l'utilise pas, car dans le contexte du récit, ces œuvres ont été publiées en français à Alger. Ce choix assure la cohérence narrative et respecte la réalité éditoriale de l'époque.

La dimension intertextuelle du roman est renforcée par le titre lui-même, *Nos richesses*, qui renvoie à l'essai de Jean Giono *Les Vraies Richesses*. Dans le roman, Adimi met en scène la lettre où Charlot demande à Giono l'autorisation d'utiliser ce titre pour sa librairie. Cette anecdote est reprise fidèlement dans la traduction, le titre *Les Vraies Richesses* étant maintenu en français, avec une brève explication : *It's the title of a piece by Jean Giono*. Ce procédé permet de préserver l'intertexte tout en éclairant le lecteur. Ce respect de la littéralité se prolonge dans les énumérations d'auteurs : Camus, Gide, Vercors, Roy, Roblès, Bosco. Le traducteur utilise la forme possessive anglaise (*Camus's Noces*, *Gide's Attendu que...*) sans traduire les titres. Même *Attendu que...*, pourtant obscur, est conservé tel quel, suscitant la curiosité du lecteur. Cela relève d'une stratégie d'étrangéisation assumée, où la culture littéraire source n'est pas domestiquée, mais exposée dans sa richesse.

Lorsque le texte évoque des proverbes ou maximes à portée littéraire ou philosophique, la traduction opte pour une reformulation idiomatique anglaise plutôt que pour une transposition littérale maladroite. Par exemple, l'idée selon laquelle *on ne se rend compte de nos richesses qu'une fois perdues* est traduite par une tournure familière anglaise comme *You don't know what you've got until it's gone*, qui conserve l'esprit de la leçon sans reproduire mot à mot l'original. La traduction ne cherche pas non plus à adapter les références culturelles : Giono reste Giono, Camus reste Camus, et aucun auteur anglophone n'est introduit en substitution. Cette fidélité aux noms et aux œuvres vise à respecter l'universalité de la culture littéraire évoquée, tout en rendant hommage à la mission de Charlot : faire circuler les œuvres de la Méditerranée au-delà des frontières. Enfin, *Nos richesses* est lui-même un roman méta-littéraire. Il parle de livres, d'éditeurs, de lecteurs. Traduire un tel texte revient à prolonger le projet éditorial de Charlot : faire connaître les « vraies richesses » culturelles à un public plus large. En gardant les références originales tout en les rendant accessibles, Chris Andrews se positionne non comme simple traducteur, mais comme passeur de mémoire et de littérature.

6. Synthèse des écarts culturels : tableaux récapitulatifs

Nous présentons ci-dessous deux tableaux récapitulant les principaux écarts ou références culturels identifiés dans *Nos richesses*, en vis-à-vis avec leurs traductions dans *A Bookshop in Algiers*. Le Tableau 1 concerne les références historiques et les éléments concrets de culture matérielle (axes 1 et 2 de notre analyse). Le Tableau 2 porte sur les expressions

idiomatiques, sociolectes et références littéraires (axes 3 et 4). Chaque tableau indique la manière dont la traduction a traité ces éléments et la stratégie employée en bref.

Tableau 1. Références historiques et culturelles concrètes

Référence culturelle dans <i>Nos richesses</i> (FR)	Traduction dans <i>A Bookshop in Algiers</i> (EN)	Observations sur la stratégie de traduction
Centenaire de la colonisation (1930) - célébrations à Alger	<i>centenary of colonization (1930)</i>	Traduction littérale informative (contexte conservé)
Discours du 2 décembre 1939 (Albert Sarraut) aux Algériens	<i>speech of December 2, 1939 by Albert Sarraut</i>	Adaptation du format de date, conservation du contenu
Massacres de Sétif (8 mai 1945)	<i>Sétif massacres (May 1945)</i>	Emprunt du toponyme + traduction de "massacres" (explicite)
Manifestation du 17 octobre 1961 à Paris - Algériens jetés dans la Seine	<i>(17 October 1961 demonstration in Paris, protesters thrown into the Seine)</i>	Explicitation intratextuelle du contexte (traduction descriptive)
Plasticage de la librairie par l'OAS en 1961	<i>the shop was bombed by the OAS in 1961</i>	Traduction explicative (terme "bombed" pour "plasticage"); "OAS" conservé (sigle expliqué ailleurs)
Rue Charras (devenue rue Hamani après 1962)	<i>rue Charras (later renamed rue Hamani after 1962)</i>	Emprunt du terme français "rue", ajout d'explication historique
Les Vraies Richesses (nom de la librairie)	<i>Les Vraies Richesses</i> (italique)	Nom propre conservé en VO, non traduit (authenticité)
Bibliothèque nationale (annexe d'Alger)	<i>the National Library (Algiers)</i>	Traduction littérale + mention lieu pour contexte
Beignets (vendre des beignets dans le magasin)	<i>doughnuts</i> (vendre des doughnuts / doughnut shop)	Adaptation culturelle (équivalent culinaire anglais)
Didouche-Mourad (rue d'Alger)	<i>Didouche-Mourad</i> (Street/Avenue)	Emprunt du nom de rue (peut-être avec "Street") - conservation du toponyme local

Source : Vs traduction anglaise

Remarques : Le tableau 1 montre que la majorité des références concrètes sont maintenues dans la traduction avec une conversion directe en anglais ou une légère explicitation. Aucune n'a été omise ni remplacée par une référence de la culture cible. Le traducteur a équilibré fidélité et clarté, en particulier pour les événements historiques (en explicitant leur nature au besoin). Les éléments très spécifiques (noms propres, lieux) sont conservés pour ancrer

l'histoire en Algérie/France, tandis que les éléments génériques du quotidien (beignets) sont adaptés en termes familiers au lecteur anglophone.

Tableau 2. Expressions idiomatiques, sociolectes et références littéraires

Expression / Référence (FR)	Traduction anglaise (EN)	Observations sur la stratégie
« Un homme qui lit en vaut deux. » (devise sur la vitrine)	<i>“One who reads is worth two who don’t.”</i>	Traduction quasi-littérale, idiomatique en anglais (préserve l'effet slogan)
« Tu sais comment nous sommes, nous ne nous rendons compte de nos richesses qu'une fois que nous les perdons. » (proverbe/réflexion)	<i>“We only realize the value of our riches once we’ve lost them.”</i> (ou équivalent idiomatique : “You don’t know what you have until it’s gone.”)	Adaptation proverbiale : traduction littérale améliorée ou équivalent idiomatique anglais (préserve le sens moral, éventuellement au détriment du mot “richesses”)
« On ne s'aime pas beaucoup. » (en parlant des livres et de soi)	<i>“We don’t really get along.”</i> (ou “we don’t like each other much.”)	Expression idiomatique traduite par équivalent idiomatique naturel (registre familier conservé)
« petit crétin » (insulte familière envers Ryad)	<i>“little idiot”</i>	Insulte traduite par équivalent de même registre (familier, légèrement péjoratif)
Noces (Camus) - titre d'ouvrage	<i>Noces (Camus) (italique)</i>	Titre d'œuvre conservé en français (pas de traduction “Nuptials”)
Le Silence de la mer (Vercors) - titre d'ouvrage	<i>Le Silence de la mer (Vercors) (italique)</i>	Titre conservé en VO (traduction du titre non utilisée dans le texte)
« Les Vraies Richesses » de Giono (référence intertextuelle)	<i>Les Vraies Richesses (Giono) (italique)</i> (mentionné comme source du nom de la librairie)	Emprunt intégral du titre français, avec contexte explicité en anglais dans le récit (préserve l'intertexte littéraire)
Dialogue au registre oral (ex. « Les livres aiment tout le monde, petit crétin. »)	Dialogue oral rendu en langue courante anglaise (“Books love everyone, you little idiot.”)	Registre familial conservé, traductions directes des tournures orales (avec contractions, vocabulaire simple en anglais)

Source : Vs traduction

Notes : Le tableau 2 illustre la tendance de la traduction à respecter l'esprit des expressions idiomatiques et des références littéraires. Les citations et titres sont généralement empruntés tels quels (cas des œuvres), ou traduits littéralement lorsque c'est fonctionnel (« Un homme qui lit... »). Lorsqu'une expression française pourrait sonner étrange en anglais, une équivalence idiomatique est choisie (« on ne se rend compte... » -> proverbe anglais similaire). Le registre conversationnel est bien rendu : l'insulte et les tournures orales

conservent leur force et leur naturel en anglais. Le traducteur n'introduit pas d'idiomes anglais absents du texte source, il se contente de rendre ceux du français de la manière la plus *idiomatique* possible en anglais. Quant aux références littéraires, aucune n'est gommée : le lecteur anglais voit défiler les titres français en italique, signe d'une volonté de lui faire traverser l'univers littéraire d'origine sans le filtrer outre mesure.

Conclusion

Traduire un roman tel que *Nos richesses* de Kaouther Adimi revient à relever un double défi : rendre lisible et sensible, dans une autre langue, une œuvre profondément enracinée dans un contexte historique, culturel et littéraire spécifique, tout en préservant sa densité, ses voix multiples, et sa portée mémorielle. La version anglaise proposée par Chris Andrews, *A Bookshop in Algiers*, constitue à ce titre un exemple de traduction littéraire spécialisée réussie, qui allie rigueur, subtilité et respect de l'altérité. Notre analyse, articulée autour de quatre axes - les références historiques, les pratiques matérielles, les sociolectes et les intertextes - a mis en lumière une stratégie traductrice fondée sur une étrangéisation contrôlée, évitant à la fois la tentation de la domestication réductrice et celle d'une exoticisation artificielle. Les choix opérés témoignent d'une attention constante à l'équilibre entre fidélité au texte source et lisibilité pour le lecteur cible : ainsi, les événements historiques sont maintenus avec leurs noms et leurs dates, les toponymes et les institutions conservent leur forme originale, et les expressions idiomatiques sont traduites de manière à conserver leur vivacité et leur ancrage culturel. Plus encore, la traduction fait entendre la pluralité des voix : celle d'un libraire idéaliste, d'un gardien bourru et attachant, d'un étudiant désabusé, et surtout celle d'un pays traversé par la mémoire, le déracinement et l'amour des livres. Chris Andrews ne traduit pas seulement des mots, il traduit une mémoire, un patrimoine éditorial, une histoire à la fois intime et collective. En fin de compte, *A Bookshop in Algiers* n'est pas une simple transposition linguistique : c'est une prolongation fidèle et sensible du geste d'Adimi. À travers cette traduction, la littérature algérienne francophone contemporaine trouve un nouvel écho, sans rien perdre de son essence. Elle continue d'interroger, de transmettre et de relier.

Références bibliographiques

- ADIMI K. 2017. *Nos richesses*. Éditions du Seuil.
- ADIMI K. 2022. *A Bookshop in Algiers* (C. Andrews, Trad.). New Directions Publishing.
- ANDREWS C. 2021. *Translating Literature: Practice and Politics*. Routledge.
- BALLARD M. 2005. *La traduction : méthodes et problèmes*. Presses Universitaires du Septentrion.
- BERMAN A. 1984. *L'épreuve de l'étranger : Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. Gallimard.
- BONDY Blog. (2024, octobre 29). *Nos richesses de Kaouther Adimi : l'hommage à Alger la littéraire*. <https://www.bondyblog.fr/culture/nos-richesses-de-kaouther-adimi-lhommage-a-alger-la-litteraire/> (Consulté le 17 février 2025)
- GAMBIER Y., & DOORSLAER L. V. (Eds.). 2019. *Handbook of Translation Studies* (Vol. 4). John Benjamins Publishing.
- GLOBAL LITERATURE IN LIBRARIES INITIATIVE. (2024, novembre 12). *Day 2: Our Riches - A Bookshop in Algiers*. <https://glli-us.org/2021/08/03/day-2-our-riches-a-bookshop-in-algiers/> (Consulté le 8 mars 2025)
- ISRAËL F. 2024. *Repenser la traduction littéraire*. Éditions Les Belles Lettres.
- LE JOURNAL DU DIMANCHE. (2025, janvier 15). *Un homme qui lit en vaut deux - chronique de Bernard Pivot*. <https://www.lejdd.fr/Chroniques/un-homme-qui-lit-en-vaut-deux-la-chronique-de-bernard-pivot-3439544> (Consulté le 3 mai 2025)

- LEDERER M. 1994. *La traduction aujourd’hui : le modèle interprétatif*. Hachette.
- MOUNIN G. 1963. *Les problèmes théoriques de la traduction*. Gallimard.
- VENUTI L. 1995. *The Translator’s Invisibility: A History of Translation*. Routledge.
- VINAY J.-P. & DARBELNET J. 1958. *Stylistique comparée du français et de l’anglais : méthode de traduction*. Didier.
- WUILMART C. 2007. *Traduire la littérature*. De Boeck.